



Tiré de Victor Hugo, *Choix de Poésies Lyriques: Les Contemplations*, de la série Classiques Larousse. Paris: Larousse, 1949, pp. 73-75.

A VILLEQUIER

La pièce « *A Villequier* » est une des plus célèbres du recueil. Louis Veullot, qui ne peut être suspecté de tendresse pour le poète, reconnu en elle le chef-d'œuvre de la résignation et de la prière. Directement née de la douleur du poète, le 4 septembre 1844, jour anniversaire de la mort de Léopoldine et de Charles Vacquerie, après le pèlerinage accompli sur la tombe à Villequier, elle est à la fois le chant de la douleur et de la soumission : de purs sanglots, presque les litanies de la souffrance et de l'apaisement entrecoupées de protestations et de révoltes : le cœur même du poète, son cœur saignant et meurtri. Jamais pareille symphonie n'avait soulevé semblables frissons, ni la strophe de Malherbe dans « *les Stances à Du Périer* », ni Lamartine dans « *l'Isolement* » ; en combinant les strophes de Lamartine et de Malherbe, Victor Hugo réalise le poème peut-être le plus poignant, par sa simplicité même, de toute notre littérature.

Deux ans plus tard, le 24 octobre 1846, Victor Hugo sent renaître ces douloureux souvenirs, en apprenant la mort de Claire Pradier, la fille de Juliette Drouet. Il ajoute alors les vers 41-60; 73-80; 105-112, mêlant au chant de résignation l'accent de la révolte et du désespoir.

L'édition porte la date : Villequier, 4 septembre 1847. Le poète veut qu'on sache que le dernier acte de la crise fut la résignation, après la révolte du poème *Trois ans après* (1846).

Maintenant que Paris³, ses pavés et ses marbres,
Et sa brume et ses toits sont bien loin de mes yeux;

1. Poète italien du XVI^e siècle; 2. M. Foucher, le père de M^{me} Victor Hugo; 3. Le mouvement lyrique, d'une large envolée jusqu'au vers 20, repris par les sanglots : « Je viens à vous..., je viens à vous... Je dis que..., Je conviens... », donne à tout le début du poème, par l'ampleur de la période et l'équilibre rythmique de la phrase, l'accent de la litanie. Cf. « *Paroles sur la dune* », où le même mouvement se retrouve.

Maintenant que je suis sous les branches des arbres,
Et que je puis songer à la beauté des cieux;

5 Maintenant que du deuil qui m'a fait l'âme obscure
Je sors, pâle et vainqueur,
Et que je sens la paix de la grande nature
Qui m'entre dans le cœur;

Maintenant que je puis, assis au bord des ondes,
10 Ému par ce superbe et tranquille horizon,
Examiner en moi les vérités profondes
Et regarder les fleurs qui sont dans le gazon¹;

Maintenant, ô mon Dieu! que j'ai ce calme sombre
De pouvoir désormais
15 Voir de mes yeux la pierre où je sais que dans l'ombre
Elle dort pour jamais²;

Maintenant qu'attendri par ces divins spectacles,
Plaines, forêts, rochers, vallons, fleuve argenté,
Voyant ma petitesse et voyant vos miracles,
20 Je reprends ma raison devant l'immensité³,

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire;
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire,
Que vous avez brisé⁴;

25 Je viens à vous⁵, Seigneur! confessant que vous êtes
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant!
Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent⁶;

1. Telles les fleurs qui émaillent le gazon, les vérités profondes brillent dans l'âme du poète;
2. « Auparavant, il la regardait sans la voir, parce que ses pleurs la lui cachaient et qu'il n'osait la regarder. On pourrait aussi supposer qu'il n'a pas eu le courage jusque-là d'aller sur la tombe » (Rigal, cité par Vianey); 3. *Ma raison* : cf. pièce IV ;

Oh! je fus comme fou dans le premier moment,
Hélas! et je pleurai trois jours amèrement.

4. Le 9 septembre, Victor Hugo écrivait à sa femme : « Chère aimée, ma femme bien-aimée, pauvre mère éprouvée, que te dire? Je viens de lire un journal par hasard; ô mon Dieu, que vous ai-je fait? J'ai le cœur brisé... » Rappelle Job : « Vous m'avez brisé entièrement », et Isaïe : « La terre est toute remplie de sa gloire »; 5. Cf. le quatrain fameux des *Contemplations* :

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure.
Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit.
Vous qui tremblez, venez à lui, car il sourit
Vous qui passez, venez à lui, car il demeure.

6. Souvenir de Pascal : « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature... »

Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme
30 Ouvre le firmament;
Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme
Est le commencement;

Je conviens à genoux que vous seul, père auguste,
Possédez l'infini, le réel, l'absolu;
35 Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste
Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu¹!

Je ne résiste plus à tout ce qui m'arrive
Par votre volonté.
L'âme de deuils en deuils, l'homme de rive en rive,
40 Roule à l'éternité.

Nous ne voyons jamais qu'un seul côté des choses²;
L'autre plonge en la nuit d'un mystère effrayant.
L'homme subit le joug sans connaître les causes.
Tout ce qu'il voit est court, inutile et fuyant.

45 Vous faites revenir toujours la solitude
Autour de tous ses pas.
Vous n'avez pas voulu qu'il eût la certitude
Ni la joie ici-bas³!

Dès qu'il possède un bien, le sort le lui retire.
50 Rien ne lui fut donné, dans ses rapides jours,
Pour qu'il s'en puisse faire une demeure, et dire :
C'est ici ma maison, mon champ et mes amours!

Il doit voir peu de temps tout ce que ses yeux voient;
Il vieillit sans soutiens.
55 Puisque ces choses sont, c'est qu'il faut qu'elles soient;
J'en conviens, j'en conviens!

Le monde est sombre, ô Dieu! l'immuable harmonie
Se compose des pleurs aussi bien que des chants,

1. Cf. Job : « Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout ôté; il n'est arrivé que ce qu'il lui a plu; que le nom du Seigneur soit béni »; 2. Ici commence la première addition de 1846 (v. 41-60), méditation toute pascalienne sur la misère de l'homme. Cf. *Chants du crépuscule* (XXVI) :

Cette terre est pleine de choses
Dont nous ne voyons qu'un côté.

3. Pour le sentiment : cf. Vigny : *Moïse*.

L'homme n'est qu'un atome en cette ombre infinie,
60 Nuit où montent les bons, où tombent les méchants.

Je sais que vous avez bien autre chose à faire
Que de nous plaindre tous¹,
Et qu'un enfant qui meurt, désespoir de sa mère,
Ne vous fait rien, à vous!

65 Je sais que le fruit tombe au vent qui le secoue,
Que l'oiseau perd sa plume, et la fleur son parfum;
Que la création est une grande roue
Qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un²;

Les mois, les jours, les flots des mers, les yeux qui pleurent,
70 Passent sous le ciel bleu;
Il faut que l'herbe pousse et que les enfants meurent³ :
Je le sais, ô mon Dieu!

Dans vós cieux, au-delà de la sphère des nues⁴,
Au fond de cet azur immobile et dormant,
75 Peut-être faites-vous des choses inconnues
Où la douleur de l'homme entre comme élément.

Peut-être est-il utile à vos desseins sans nombre
Que des êtres charmants
S'en aillent, emportés par le tourbillon sombre⁵
80 Des noirs événements.

Nos destins ténébreux vont sous des lois immenses
Que rien ne déconcerte et que rien n'attendrit.
Vous ne pouvez avoir de subites clémences
Qui dérangent le monde, ô Dieu, tranquille esprit⁶!

1. Cf. Job : « Qu'est-ce que l'homme pour mériter que vous le regardiez comme quelque chose de grand? et comment daignez-vous appliquer votre cœur sur lui? » La résignation de Job fait place, chez Victor Hugo, à la révolte; 2. Cf. *Voix intérieures* (XXX) :

Hélas! de quelque nom que, broyé sous l'essieu,
L'orgueil humain la nomme
Roue immense et fatale, elle tourne sur Dieu
Elle roule sur l'homme.

3. Cf. Vigny : *la Maison du Berger* (juillet 1844) :

Et dans mon cœur alors je la hais, et je vois
Notre sang dans son onde et nos morts sous son herbe
Nourrissant de leurs sucs la racine des bois...

4. V. 73-80 : addition de 1846; 5. Cf. Job : « Vous avez emporté comme un tourbillon ce qui m'était le plus cher »; 6. Job : « Nul ne peut empêcher ses desseins et il fait absolument tout ce qu'il lui plaît ».

85 Je vous supplie, ô Dieu¹! de regarder mon âme,
Et de considérer
Qu'humble comme un enfant et doux comme une femme,
Je viens vous adorer!

Considérez encor que j'avais, dès l'aurore,
90 Travaillé, combattu, pensé, marché, lutté²,
Expliquant la nature à l'homme qui l'ignore,
Éclairant toute chose avec votre clarté;

Que j'avais, affrontant la haine et la colère,
Fait ma tâche ici-bas,
95 Que je ne pouvais pas m'attendre à ce salaire,
Que je ne pouvais pas³

Prevoir que, vous aussi, sur ma tête qui ploie
Vous appesantiriez votre bras triomphant⁴,
Et que, vous qui voyiez comme j'ai peu de joie,
100 Vous me reprendriez si vite mon enfant!

Qu'une âme ainsi frappée à se plaindre est sujette,
Que j'ai pu blasphémer,
Et vous jeter mes cris comme un enfant qui jette
Une pierre à la mer⁵!

105 Considérez qu'on doute, ô mon Dieu! quand on souffre⁶,
Que l'œil qui pleure trop finit par s'aveugler,
Qu'un être que son deuil plonge au plus noir du gouffre,
Quand il ne vous voit plus, ne peut vous contempler,

Et qu'il ne se peut pas que l'homme, lorsqu'il sombre
110 Dans les afflictions,
Ait présente à l'esprit la sérénité sombre
Des constellations!

1. O Dieu : répétition pathétique (cf. v. 133-134) qui ne figurait pas dans la première rédaction. Après la révolte, la prière : le poète implore pitié et pardon; 2. Cf. la pièce des *Contemplations* : « *Veni, vidi, vixi* » (1848) :

... Je n'ai pas refusé ma tâche sur la terre.
J'ai fait ce que j'ai pu; j'ai servi, j'ai veillé,...
Et j'ai vu bien souvent qu'on riait de ma peine.
Je me suis étonné d'être un objet de haine,
Ayant beaucoup souffert et beaucoup travaillé.

3. Répétition pathétique; 4. Cf. Job : « Retirez votre main de dessus moi »; 5. *Blasphémer* et *mer* riment ensemble : courant au XVII^e siècle, rare chez Victor Hugo. — Prononciation normande; 6. Addition de 1846 : v. 105-112.

Aujourd'hui, moi qui fus faible comme une mère,
 Je me courbe à vos pieds devant vos cieux ouverts,
 115 Je me sens éclairé dans ma douleur amère
 Par un meilleur regard jeté sur l'univers.

Seigneur, je reconnais que l'homme est en délire
 S'il ose murmurer;
 Je cesse d'accuser, je cesse de maudire,
 120 Mais laissez-moi pleurer!

Hélas! laissez les pleurs couler de ma paupière,
 Puisque vous avez fait les hommes pour cela!
 Laissez-moi me pencher sur cette froide pierre
 Et dire à mon enfant : Sens-tu que je suis là?

125 Laissez-moi lui parler, incliné sur ses restes,
 Le soir, quand tout se tait,
 Comme si, dans sa nuit rouvrant ses yeux célestes,
 Cet ange m'écoutait!

Hélas! vers le passé tournant un œil d'envie¹,
 130 Sans que rien ici-bas puisse m'en consoler,
 Je regarde toujours ce moment de ma vie
 Où je l'ai vue ouvrir son aile et s'envoler²!

Je verrai cet instant jusqu'à ce que je meure,
 L'instant, pleurs superflus!
 135 Où je criai : L'enfant que j'avais tout à l'heure,
 Quoi donc! je ne l'ai plus!

Ne vous irritez pas que je sois de la sorte,
 O mon Dieu! cette plaie a si longtemps saigné!
 L'angoisse de mon âme est toujours la plus forte,
 140 Et mon cœur est soumis, mais n'est pas résigné.

Ne vous irritez pas! fronts que le deuil réclame,
 Mortels sujets aux pleurs,
 Il nous est malaisé de retirer notre âme
 De ces grandes douleurs.

1. Cf. Job : « Qui m'accordera d'être encore comme j'ai été autrefois..., comme j'étais aux jours de ma jeunesse, ... lorsque le Tout-Puissant était avec moi, et toute ma famille autour de moi? » 2. Trimètre romantique : une pose très courte à l'hémistiche rend sensible la vibration de cette aile qui se déploie.

145 Voyez-vous, nos enfants nous sont bien nécessaires,
 Seigneur; quand on a vu dans sa vie, un matin,
 Au milieu des ennuis, des peines, des misères,
 Et de l'ombre que fait sur nous notre destin,

Apparaître un enfant, tête chère et sacrée,
 150 Petit être joyeux,
 Si beau, qu'on a cru voir s'ouvrir à son entrée
 Une porte des cieux¹;

Quand on a vu, seize ans², de cet autre soi-même
 Croître la grâce aimable et la douce raison,
 155 Lorsqu'on a reconnu que cet enfant qu'on aime
 Fait le jour dans notre âme et dans notre maison,

Que c'est la seule joie ici-bas qui persiste
 De tout ce qu'on rêva,
 Considérez que c'est une chose bien triste
 160 De le voir qui s'en va³!

Villequier, 4 septembre 1847.

1. Cf. *Feuilles d'automne* : « Lorsque l'enfant parait »; 2. Léopoldine est en réalité morte à dix-neuf ans, six mois après son mariage; 3. Le poème se termine sur un rythme assourdi, le lourd sanglot du cœur soumis mais qui n'est pas résigné, une confidence faite à Dieu.